

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 42.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 17 OCTOBRE 1878

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre.—L'union et la protection, par L.-O. David.—Concert Desève, par L.-O. D.—A la veillée, par Fabien Vanasse.—Conseils utiles.—Choses et autres.—La famine au Maroc.—Lettre d'adieu à Son Excellence lord Dufferin, par Benjamin Sulte.—La Bande Rouge, par F. du Boisgobey (suite).—Faits divers.—Revue de la semaine, par L.-O. D.—Nos gravures : Chiens et chats ; L'exposition chevaline.—Variétés.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : La grande revue du 15 septembre au polygone de Vincennes ; Chiens et chats ; Paris : Exposition hippique.

## LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 20 septembre 1878.

Jamais la paix n'a été mieux assurée qu'aujourd'hui, si l'on s'en rapporte à l'axiome connu : *Si vis pacem para bellum*. De tous côtés, en Russie, en Allemagne, en Italie, en France, jusqu'en Suisse, on n'entend que clairons et tambours, soutenant les régiments en marche, excitant les fantassins à l'exercice, ou poussant au galop dans la plaine les escadrons et les batteries. Tout ce bruit, ce tapage, pour avoir à un jour donné des héros sous la main, c'est-à-dire à être prêt à s'entre tuer.

La semaine dernière, l'armée russe donnait sa dernière grande représentation militaire en Turquie. A San Stefano, le général en chef Totleben, le défenseur de Sébastopol, passait en revue son armée victorieuse, précisément, chose bizarre, à l'endroit même où avaient campé les troupes de Constantin, avant que ce premier empereur chrétien s'emparât de Byzance.

Voici quel était le personnel de cette démonstration significative :

Bataillons	Officiers	Hommes
Infanterie . . . . . 98	1,370	73,250
Cavalerie . . . . . 27	195	3,305
Canons . . . . . 286	140	4,728
	1,725	81,283

La revue a été magnifique et brillante. Le marquis de Torcy, attaché militaire de l'ambassade de France ; le général Dickson, accompagné du lieutenant Chermide, représentaient chacun leur ambassade. Il y avait dans la suite du général beaucoup de messieurs en chapeau rond, des amazones, et près de 150 officiers généraux ou supérieurs.

On assure que le défilé des diverses armes n'a rien laissé à désirer, et que les chevaux de la cavalerie cosaque sont de magnifique aspect.

Un déjeuner, offert par le général Totleben, sous une immense marquise, dans la plaine d'Al-Mama, a terminé cette solennité. Le général en chef a porté un toast au Czar, puis au Sultan, et à la reine Victoria. La musique jouait à chaque toast l'air du pays du souverain à la santé duquel on buvait. Les convives se levaient alors et allaient choquer le verre des nationaux dont on saluait le chef.

En Italie, le roi et le ministre de la guerre assistent aux grandes manœuvres de plusieurs corps d'armée; en France, à l'heure où je vous écris, on se bat aux environs de Paris, mais pour rire, et à seule fin d'empêcher les Prussiens de venir une autre fois.

Les Anglais, à leur tour, ont donné des régates dans la baie ; ils ont remporté la victoire sur les Turcs, qui, afin de s'assurer un facile triomphe, avaient fait coucher au fond d'une embarcation deux rameurs supplémentaires. On s'est aperçu à temps de la supercherie, et la Sublime-Porte en a été pour sa courte honte. Ces luttes internationales donnent un regain d'actualité aux lignes intéressantes que M. A. Mézières consacre aux souvenirs de la guerre de Crimée. Il s'agit des rapports qu'entretenaient Anglais et Français pendant la guerre de Crimée. C'est peut-être remonter un peu loin ; mais, comme les canons russes de la place Jacques-Cartier, à Montréal, et ceux de la plateforme de Québec figurent encore aujourd'hui les gages de l'alliance des deux nations, je pense que vous lirez avec intérêt la comparaison du génie des deux races, dans ce qui a trait à la conduite et aux allures des deux peuples en matière militaire.

Au Canada, où les deux peuples se trouvent en contact quotidien, un pareil sujet ne vieillit pas. Voici comment s'exprime l'écrivain de la *Revue des deux Mondes* :

Pendant que les Français souffraient, les Anglais, moins industriels, mal préparés à la guerre, peu habitués à s'entraider, peu capables de faire eux-mêmes leur cuisine et d'aller chercher leurs approvisionnements à six milles de distance, souffraient bien davantage. Les travaux de terrassement, nouveaux pour eux, les épuisaient. Chaque jour, plus de cent d'entre eux entraient aux ambulances, et cette belle armée se fondait à vue d'œil. Mais si les forces de nos alliés diminuaient, leur courage restait intact ; le jour du combat, on les retrouvait tels qu'on les avait vus à la bataille de l'Alma, intrépides jusqu'au mépris absolu du danger. A Balaclava, les *Highlanders* attendaient sur une seule ligne l'attaque de la cavalerie russe, et mettaient en fuite leurs assaillants par la fermeté de leur attitude, avant même que les fusils se fussent abaissés pour faire feu. On n'a pas oublié, dans la même journée, la charge héroïque de lord Cardigan, témoignage de bravoure admirable et inutile dont un général français disait : "C'est sublime, mais ce n'est pas de la guerre." Les officiers du génie anglais témoignaient aussi d'une rare audace ; malheureusement, ils ne savaient qu'à demi leur métier. Le colonel Jurgon, qui avait travaillé dans leurs tranchées, disait d'eux, avec une cordiale sympathie, mais sans se dissimuler leur insuffisance technique : "Ce sont des gentlemen qui tirent leur

épée un jour de combat et se font tuer admirablement."

Une nouvelle journée resserra les liens des deux nations et excita en Angleterre un sentiment d'universelle reconnaissance pour les troupes françaises, la journée d'Inkermann. Quand les Anglais, qui luttèrent depuis trois heures avec une indomptable énergie contre des forces très-supérieures en nombre, entendirent les clairons de notre infanterie légère, leurs acclamations et leurs hurras saluèrent les Français comme des libérateurs. Nous serions arrivés plus tôt au secours de nos alliés si leurs généraux, par un sentiment très-respectable de l'honneur militaire et du rôle dévolu à chaque armée, n'avaient décliné jusqu'à la dernière heure les offres empressées du général Bosquet. Heureusement, celui-ci se tenait prêt, et, dès qu'il fut averti, il lança ses soldats au pas de course pour arrêter le mouvement des Russes. A la suite de ce brillant fait d'armes, le général Bosquet, déjà mis en évidence par sa brillante conduite à la bataille d'Alma, devint également populaire dans les deux armées et dans les deux pays. On se plaisait à personnifier en lui l'élan et l'ardeur de l'infanterie française.

Les deux nations conservent encore aujourd'hui leurs qualités distinctives, mais l'alliance matérielle est faite, et ce qui vaut mieux pour tous, les haines séculaires, éteintes depuis cette époque, ne laissent subsister pour le bien de l'humanité que l'union politique et morale des deux principales nations de l'Europe, les plus avancées dans l'ordre du progrès et de la civilisation générale.

En vous disant que la semaine dernière on se battait aux environs de Paris, je n'ai rien avancé de contraire à la vérité. Ces troupes, en tenue de campagne, marchant dans telles ou telles directions, ici s'emparant des hauteurs, là tournant un village, plus loin occupant un bois, étaient les corps de l'armée de Paris et les régiments du 4ème corps d'armée. Il ne s'agissait plus ici d'une revue de parade, mais d'une revue passée au bois de Vincennes après l'exécution de grandes manœuvres de guerre, manœuvres qui ont duré huit jours entiers. J'emprunte à un reporter militaire le compte-rendu de l'effectif des troupes massées sur le polygone de Vincennes, où le maréchal de MacMahon, accompagné d'un état-major aussi nombreux que brillant, a assisté au défilé général, après avoir passé au galop devant le front des troupes. L'armée comprenait :

- 55 bataillons ;
- 35 batteries ;
- 62 escadrons.

Parmi les 55 bataillons, 25 appartiennent au 4e corps d'armée ; ils étaient forts chacun de 4 compagnies à 180 hommes, soit 720 hommes pour chacun des bataillons du 4e corps, et 18,000 hommes pour toute l'infanterie de ce corps d'armée ; les 30 autres bataillons font partie du gouvernement militaire de Paris ; ils avaient chacun 4 compagnies à 120 hommes, soit 480 hommes par bataillon, ce qui donnait 14,400 hommes pour ces 30 bataillons ; l'infanterie, en y comprenant les états-majors et les musiques des régiments, avait donc un effectif de 34,000 hommes environ.

Quant aux batteries, il y en avait 29 d'artillerie montée et 6 d'artillerie à cheval. Chaque batterie se composait de 6 pièces attelées à six chevaux et de 6 caissons attelés à 4 chevaux. L'ensemble de ces batteries contenait environ 3,500 hommes, 3,000 chevaux, 210 pièces et 210 caissons.

Enfin, les 62 escadrons avaient chacun 100 hommes, en sorte qu'en y comprenant les états-majors des régiments, les forces

de la cavalerie étaient à peu près de 7,000 hommes et de 7,000 chevaux.

Si à ces effectifs on ajoute le personnel des états-majors des brigades, des divisions et des corps d'armée, on voit que l'armée présente à la revue avait une force d'environ 45,000 hommes, 11,000 chevaux et 210 canons.

Cette armée était placée sous le commandement du ministre de la guerre, et se composait de quatre groupes principaux : le 4e corps d'armée, général Deligny ; l'infanterie du gouvernement militaire de Paris, général Aymard ; l'artillerie des 3e et 19e corps d'armée, général Laffaille ; la 1re et 4e divisions de cavalerie, général Bonnemains.

Après le défilé, la cavalerie, par un mouvement convergent, vint se concentrer de nouveau en face des tribunes. Les cuirassiers en première ligne, les dragons sur la deuxième, les chasseurs et les hussards sur la troisième, quinze régiments entiers, occupant trois milles de longueur, au commandement : Au galop, marche ! enlevé par le général Bonnemains, cette masse formidable s'ébranle, court, se précipite, pour s'arrêter soudain à cent pas des tribunes, d'où partent des vivats et des braves redoublés. Les spectateurs étaient émerveillés, et la population parisienne a salué de ses acclamations les réservistes de la capitale qui manœuvraient dans les régiments du 4e corps. Les réservistes sont en France ce que sont chez vous les volontaires. Ils font chaque année 28 jours de service dans les régiments où on les incorpore. Seulement, chez vous, le service est volontaire, tandis qu'ici, il est obligatoire.

Le soir de cette mémorable journée, le maréchal donnait à l'Élysée un magnifique dîner auquel assistaient parmi les invités : le grand-duc Constantin et le grand-duc Alexis, le prince Orlof, le maréchal Canrobert, le ministre de la guerre, les généraux Deligny, Aymard, de Miribel, de Cools, Saint-Cyr-Nugues ; tous les généraux et colonels du 4e corps d'armée ; les généraux d'Abzac et Broye ; le général comte Fievers ; le général Conolly, attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre ; le colonel baron Fredericky, attaché militaire de Russie ; le lieutenant-colonel de Bulow et le capitaine Gentzkow, attachés militaires d'Allemagne ; le capitaine Togores ; le capitaine de Nodalès ; le major Moustapha-Bey, attaché militaire à l'ambassade de Turquie ; le prince Philippe de Hohenlohe ; le baron de Schilling ; le prince Chahowsky ; l'amiral Zelenoi ; le général Mirkowitch ; le général comte Ignatieff ; le colonel Euden ; le capitaine d'Andrewsky ; le général baron de Loë ; le lieutenant-colonel de Hoffmann ; le lieutenant-colonel Winterfeld ; le capitaine Von der Goltz ; le colonel Ceresole ; le colonel de Gumps ; le général l'Olivier ; le colonel l'Olivier ; le colonel baron Jolly ; le général Manrique ; Si Ahmed-Ould-Cadi ; Si Ben-Hallia-Ould-el-Hadj-Djilloul ; le général Carteret-Trécourt ; le comte Gossart ; M. Gabeau ; M. de Jastours ; M. de Gannay, etc.

Le lendemain, le maréchal-président de la République adressait à l'armée l'ordre du jour suivant :

Soldats,

Les exercices, les manœuvres que vous venez d'exécuter, montrent que tous, anciens et jeunes soldats, vous êtes animés d'une bonne volonté et d'un entrain que je suis heureux de constater. Vous avez su profiter des leçons qui vous ont été